xxxv

346

Un son doux et lent, tel un vent de nuit sur une plage
de sable blanc, comme une belle mélodie amoureuse. Puis

une voix très grave et mystérieuse se fit entendre.

— Le temps passe, mais je ne meurs point. Déjà nous
sommes en 2080, et le temps qui nous sépare du grand jour
de la victoire révolutionnaire ne cesse de diminuer. Je
le sens, le fascisme agonise, partout ou presque la dissidence gronde, bientôt elle éclatera et éclaboussera

tous les planchers des bourgeois. Dès le moment présent, il
faut se préparer à un combat final long et pénible, les
couteaux voleront très bas, si nécessaire nous marcherons
dessus. Tous les citoyens et citoyennes doivent être prêts à descendre dans les rues pour l'ultime assaut. Après, nous fêterons, tous ensemble, la venue de la Libération. La voix s'arrêta et céda l'antenne à un concert de chats miaulant leur joie à pleine tête.

En effet, la situation sociale avait beaucoup évolué
depuis quarante ans. Le Grand Maître, comme c'était un peu son habitude, exagérait un peu. Cependant, nous devions constater qu'en 2080, il y avait plusieurs manifestations de dissidence de par le vaste monde, mais le Système contrôlait

encore assez bien la société dans sa totalité. La
dissidence progressait depuis quelques décennies, car les
classes dirigeantes ne faisaient aucune concession aux
pauvres qui étaient d'ailleurs de plus en plus nombreux.
Cette malheureuse attitude étatique de confrontation

347

permanente, généralisée à tous les pays de la Terre,
provoquait la révolte chez les défavorisés, et de cette façon nous assistions à une forte augmentation des foyers de violence.

Avec le temps, sa popularité avait énormément chuté. Il
ne donnait plus ses cours dans les grandes salles d'antan.
Il devait se satisfaire de petits locaux qui contenaient
tout au plus une centaine d'étudiants. Selon toute évidence,
comme tout le monde, il vieillissait, sa barbe et ses
cheveux commençaient à grisonner. En contrepartie, il
n'avait plus sa disgracieuse bedaine. Aujourd'hui, il devait
y avoir une cinquantaine d'étudiants, mais comble de malheur
aucune blonde plantureuse ne brillait par sa présence. Cela
le rendait un tant soit peu dépressif, mais il n'avait pas
le choix, il devait poursuivre son combat idéologique.

- Les années passent, mais je suis toujours le même. Ma détermination à vaincre les ennemis du Monde Libre est aussi forte qu’avant. Nos recherches pour localiser la radio clandestine progressent rapidement. J'en suis certain, nous coincerons bientôt ce sinistre personnage qui ose venir polluer nos heures creuses. Je vous le dis, je ne suis pas un jeune morveux, j'ai 97 ans, je suis un homme d'une grande expérience et d'une grande sagesse, donc je ne parle pas au travers de mon chapeau. Le Grand Maître devra répondre de ses crimes devant la justice. Je vous le jure, il sera puni, comme il le mérite. Je suis un ardent partisan de la loi du talion, pour moi il n'y a pas de pardon possible. Peu à peu, les gens quittaient la salle de cours. Ils le trouvaient

348

très ennuyant, mais ils n'avaient pas le choix, car il s'agissait d'un cours obligatoire. Ce phénomène qui s'aggravait avec les années révoltait de plus en plus l’illustre professeur. Vous devez m'écouter, car pour réussir dans la vie vous devez atteindre un niveau de conformité socialement acceptable. Il s'adressait maintenant à des bureaux vides. Il se tut et retourna tristement chez—lui.

Elles étaient dans un parc sur un vieux banc de bois.
La femme au visage vert et aux yeux de couleur orange pensait qu'un tel lieu pouvait avoir des effets bénéfiques sur sa patiente. Depuis deux jours, Haroldamustres ne disait plus un mot, elle était comme muette. La psychiatre
l'hébergeait chez-elle, après tout elle la connaissait très
bien, car sa cliente en était è sa cinquantième rechute en
quarante ans. La doctoresse se leva et se plaça devant sa
patiente.

- Faites un effort ma chère, il ne faut pas vous
laissez aller comme ça. Je vous en supplie, expliquez-moi
vos problèmes. L'autre ne réagissait pas, elle fixait tout
bonnement le sol. La psychiatre lui releva gentiment la
tête. Elle en profita pour lui faire une scène de grimaces d'une durée approximative d'une quinzaine de minutes, mais
Haroldamustres ne répondit pas à l'appel. Elle songea que
cette fois la thérapie serait longue. Elle ne croyait pas
faire face à un problème sans solution, jamais elle ne
lançait la serviette, il y avait encore de la vie et par

349

conséquent de l'espoir !

Il était au garde à vous devant le bureau du ministre
et attendait impatiemment les ordres qui ne tardèrent point.

- Mon très cher inspecteur Marteau, je suis sur le
point de commencer à bouillir. Nous sommes en 2080 et les
feux de la dissidence brûlent encore, c'est inadmissible !
Vous devez faire quelque chose de concret dans les prochains
jours, sinon je serai dans l'obligation de vous rétrograder.
Alors, agissez rapidement, c’est un ordre.

- Monsieur le ministre de la Justice, je vous le
promets, très honorable Alcazar, il va se passer quelque chose.

Marciano bécotait tendrement les nénés de sa
bien-aimée qui avait attendu pendant quinze ans sa
libération de chez le diable. Ils étaient pauvres, mais la
force de leur amour les faisait flotter bien haut dans le
firmament. Au fond d'eux-mêmes, ils souhaitaient avec
ferveur que des changements profonds se produisent dans le
fonctionnement et la structure de la société. Il lui murmura amoureusement à l'oreille.

- Rosée, je t'aimerai toujours, tu es la lumière de mes
jours et de mes nuits, tu es mon unique raison de vivre.

- J'éprouve la même chose pour toi Marciano. Jour après jour, je nous vois poursuivre notre chemin vers la mort, toujours plus près l'un de l'autre, jusqu'à cette
maudite séparation forcée.

Les modes changent, en 2080 la fièvre, ça se passait le

350

mercredi soir. Pétrov attendait son bon ami Igor dans la
dernière discothèque en vogue. Une très belle serveuse, debout sur sa soucoupe nuage dernier cri, arriva jusqu'à lui, pour se renseigner sur son cas.

- Bonjour Monsieur, que faites-vous dans la vie, je
veux dire celle de tous les jours ? C'est important pour
moi, car je suis à la recherche d'un homme que je pourrais
plumer. Moi j'ai le sens pratique, je suis d'avis que les autres doivent mettre leurs jeux sur la table. Pour avoir une jolie femme comme moi, vous devrez me couvrir d'or et de diamants. En échange, je pourrai vous gratifier de mon amour.

Ça oscillait de plus en plus dans la tête d'œuf de
Pétrov, cette femme l'intimidait et enmême temps il se
demandait ce que pouvait bien faire son ami Igor. Malgré
tout, il croyait encore en son sex-appeal, il en avait une
fois de plus la preuve formelle. Il en était convaincu, les
femmes adoraient ses cheveux gris et sa boite crânienne
ovoïdale. Il poursuivit l'entretien sans faire d'histoire.

— Ma chère, je vous l'avoue candidement, je suis un
banquier prospère et par surcroît je suis célibataire. Je ne
suis pas pressé de me marier, car je n'ai que 96 ans. Par
contre, si vous voulez discuter de notre avenir sexuel, vous
devrez repasser une autre fois. Pour l'instant, j'attends
mon copain Igor.

- Mais Monsieur Pétrov, il a téléphoné, Il y a à peine
une dizaine de minutes. Il ne pourra venir ce soir, car il a

autre chose à faire. Je le rejoins dans moins d'une heure
dans l'une de ses résidences à la campagne. Il s'est montré
beaucoup plus généreux et compréhensif que vous.

**351**

Un très vieil homme marchait lentement dans la rue
grise, en ce début de soirée. Sa vieillesse le rendait
énormément triste, il courbait fortement l'échine sous le
poids de ses 146 ans. Pour sa promenade quotidienne, il
s'était habillé, comme il le faisait toujours, tout de gris.
Il n'était pas sans ignorer qu'il porterait des vêtements de
cette couleur jusqu'à sa mort, car pour lui le gris était
couleur de lumière. Il affectionnait particulièrement les
secteurs sombres et déserts, d'ailleurs il rencontrait
rarement des gens dans ses petites excursions. Sans
avertissement, comme un pomme gui vous tombait sur le crâne, un homme vêtu d'un veston rose phosphorescent apparut devant
lui, il tournoyait, on aurait dit une toupie. Le vieillard
fut un peu effrayé, mais rapidement sa raison le rassura.
Après tout, il possédait l'expérience et la connaissance, à
son âge, il n'avait plus peur de rien. L'étranger coupa sa réflexion par quelques propos.

- Salut le vieux, que je ne connais point, mais
qu'il me fait grand plaisir de rencontrer. Permettez-moi de
me présenter. Je suis le célèbre Nombulus 13 et j'ai
l'honneur d'exercer la profession de virologue. Je passe
tout mon temps planétaire à virer tout partout, ça me
propulse vers les étoiles. Et vous, qui êtes-vous honorable

352

vieil homme ?

L'homme aux cheveux comme neige devint méfiant, il
n'appréciait guère ce genre d'intrus, pour lui la paranoïa
était un principe fondamental de vie, il s'agissait même du
secret de sa fructueuse carrière clandestine. Il ne pouvait
donc se laisser importuner plus longtemps par ce farfelu. Il
appuya sur un petit bouton rose situé dans la poche gauche
de son pantalon gris, et son microréacteur de dos se mit en
marche, il poussa la puissance au maximum. En moins de deux,
il se retrouva à plus d'une centaine de mètres de Nombulus
13. Il *se* sauva par une bouche de métro.

Toute la tribu était réunie à la place de la
Révolution. Les 30 000 habitants de Terra 88996688 y
étaient. Le bonheur collectif était très intense en cet
instant. C'était la belle vie, ils se gouvernaient
eux—mêmes. Zu, Sam, Pik et Pok, les quatre présidents à vie, se tenaient sur le balcon central de l'édifice parlementaire de la colonie spatiale. Zu s’adressait à son peuple de primates.

- Je parlerai au nom de tous les gorilles aquatiques.
Je suis heureux de constater la présence de tout le monde
pour fêter le trentième anniversaire de notre évasion de la
planète Terre. Aux plus jeunes, je vous le dis avec beaucoup
de fierté dans mon cœur d'animal, nous avons réalisé ce
paradis spatial grâce au fameux vol de banque que nous avons
exécuté en 2040. Suite à cet événement, nous avons effectué
de bons placements et maintenant nous en récoltons les
fruits. Les êtres poilus étaient fous comme des balais. Zu

*353*

fut obligé de hausser le ton pour se faire entendre de ses
congénères. Braves gorilles, nous avons été sages, car nous
avons sauvé l'espèce. Regardez ces imbéciles de Terriens se
diriger tout droit à leur perte. Je le sais mes amis, nous
inscrirons notre patrimoine dans l'éternité de l'univers.

Elle avait la mine basse, chargée par les remords
accumulés des, années. A 67 ans, elle n'était plus une petite
fille. Aujourd'hui, elle ne referait plus ce qu'elle avait
fait il y a quarante ans. Elle le savait, il sortirait
bientôt, elle l'accueillerait à bras ouverts, car il aurait
très certainement besoin d'aide, comme tous ceux et celles
qui sortaient de prison. Un homme sortit, pas de doute
possible, c'était bien lui. Il avait l'air un peu perdu,
c'était normal après quarante longues années derrière les
barreaux. Discrètement, elle s’approcha de lui et fixa
tendrement ses yeux noirs.

Ce visage lui disait quelque chose, il était comme
vaguement familier. Il avait comme la certitude d'avoir déjà connu cette femme plusieurs années auparavant, un mauvais souvenir. Il allait fuir, mais elle le retint.

- Je t'en prie Smith, ne te sauve pas, il faut que je te parle.

 - Es-tu folle Boulesroses ? Je devrais même te tuer.

Elle se jeta à ses pieds, elle tremblait comme une
feuille. De ses deux mains, elle tâta le pénis de son
ex-amant. Il essaya en vain de garder la tête bien froide,
mais les caresses répétées produisirent un effet, après une
si longue période sans femme.

354

- Tu peux te relever Boulesroses, car je veux revoir
ton visage de plus près. **Sa décision était prise, il** lui
pardonna l’impardonnable.

Elle avait ridé un peu avec les années, mais elle
**avait encore** ses longs cheveux noirs, elle était toujours
une beauté. Elle ne pouvait le voir, car il s'était
dissimulé derrière un **gros arbre. A plusieurs reprises** au
cours des dernières années, **il avait pensé et rêvé à elle.**Depuis longtemps, il attendait avec hâte le jour de sa
libération. Elle passa juste devant lui, elle ne semblait
pas trop savoir où aller. Il la suivit sans qu'elle ne s'en
rendit compte. Après quelques minutes de ce petit jeu, il
décida de lui tapoter gentiment l'épaule gauche. Elle se
retourna, écarquilla ses grands yeux noirs et esquissa un
 magnifique sourire, comme autrefois.

- Salut à toi, Pancho mon amour...

Le Programme de renouvellement de la société n'avait
pas fonctionné aussi rapidement que prévu initialement. Mais
dans ce type d'audacieux projet, il y a toujours des
imprévus. Toutefois en 2080, il y avait déjà une bonne
partie de l'élite qui était composée d’hommes et de femmes
fabriqués en laboratoire. Le nombre précis de ces créatures
artificielles était un secret jalousement gardé. Quatre
membres de cette élite étaient justement en pleine
conversation, dans une petite salle de conférence
gouvernementale.

- Je crois, qu'il faille obligatoirement accélérer le Programme. La situation sociale

présente est presque intolérable. Il faut terminer au plus vite le remplacement de l'élite pour ensuite s'attaquer à celui des masses non—laborieuses. Si nous n'agissons pas avec force et célérité, j'ai bien peur que nous allions nous ramasser avec une révolution sur les bras. Un confrère qui était assis sur sa gauche semblait pas mal d'accord. Il hochait la tête sans arrêt, tel un pendule.

*355*

- Oui ma pensée programmée me dit que le temps presse.
Nous devons construire en vitesse plusieurs usines. Le progrès doit toujours guider nos actions.

L'autre homme qui prenait place juste en face de la
première femme ne laissa point son collègue étaler plus
longtemps son cheminement intellectuel, il intervint. Il
était excessivement impatient, il fallait trouver absolument
des solutions.

- Une fois que tous les cerveaux de l'élite
fonctionneront dans le même sens, les contrôles seront plus
serrés et le prolétariat de Marx n'aura qu'à bien se tenir.

L'autre femme parla.

- Notre grande sagesse nous mènera, sans l'ombre d'un doute, à la victoire finale totale.

Habituellement, un enterrement a toujours un fond de

tristesse, mais celui-là était un peu spécial. L'homme était
mort comme il avait vécu, avec un verre de trop dans le
gosier. Toute sa vie, même son séjour en prison; il l'avait
passé dans la réjouissance et l'allégresse; sans vraiment
trop sans faire avec la méchanceté humaine. Pour sa mise en

terre, il avait exigé que tous festoient et soient heureux.

356

La tombe se dirigea vers le cimetière des athées à une
vitesse moyenne qui était plutôt lente et émettait des grognements que le mort avait enregistrés au préalable. Une douce fumée bleue se dégageait tendrement du cortège. Tous ses amis étaient là : Pancho, Libertad, Marciano, Rosée, Smith, Boulesroses, Maximilien et les compagnons de la taverne. Robindesbois n’était plus, vive Robindesbois !